

Des crises continues aux trajectoires continues : les transformations de la vie littéraire au Québec, 1895-1948

From constant crises to sustained paths: the transformations of literary life in Quebec, 1895-1948

Michel Lacroix and Chantal Savoie

Volume 47, Number 2, Fall 2015

Trajectoires de consécration et transformations des champs artistiques

Paths to recognition and transformations of artistic fields

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036345ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036345ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

From 1895 to 1948, a major change occurred in Québec's literary world : it went from an active literary milieu without specific literary paths to a distinct and far more autonomous social space, in which multiple literary paths competed. Based on the data prepared by the *Vie littéraire au Québec* team, including data on the social and literary assets of 291 authors, this article seeks to show how the invention of literary paths occurred in the French-speaking social space during this period.

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacroix, M. & Savoie, C. (2015). Des crises continues aux trajectoires continues : les transformations de la vie littéraire au Québec, 1895-1948. *Sociologie et sociétés*, 47(2), 189–210. <https://doi.org/10.7202/1036345ar>



Des crises continuelles aux trajectoires continues : les transformations de la vie littéraire au Québec, 1895-1948¹

MICHEL LACROIX

CRILCQ
Université du Québec à Montréal
Département d'études littéraires
C.P. 8888, succ. Centre-ville
Montréal, H3C 3P8
lacroix.michel@uqam.ca

CHANTAL SAVOIE

CRILCQ
Université du Québec à Montréal
Département d'études littéraires
C.P. 8888, succ. Centre-ville
Montréal, H3C 3P8
savoie.chantal@uqam.ca

S'EMPARANT DE L'IDÉE D'INSTITUTION, pour mettre à l'épreuve le discours célébrant la vitalité de la littérature québécoise de l'époque, tout en demeurant rattaché malgré tout à une conception essentialisante de la littérature, Gilles Marcotte avait formulé en 1981 (Marcotte, 1981) le paradoxe d'une institution littéraire s'érigeant sans œuvres, s'imposant à défaut d'œuvres véritables: « [l'institution littéraire] précède les œuvres, elle se crée dans une indépendance relative par rapport aux œuvres, elle a préséance sur les œuvres ». Nous inscrivant pour notre part dans le sillon d'une autre conceptualisation de l'œuvre et de l'auteur, respectivement vus comme valeur d'usage des textes et comme fonction opérant un tri parmi les discours (Robert, 1989; Foucault [1960] 1994), c'est un autre paradoxe, reconfigurant celui de Marcotte, que nous souhaitons cerner, celui d'une institution sans écrivain, ou plutôt sans profession d'écrivain, celui d'une vie littéraire rassemblant de nombreux acteurs et voyant paraître quantité de textes conçus et reconnus comme « littéraires » (donc comme « œuvres »),

1. Nous remercions le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le Fonds québécois de recherches en sciences humaines pour leur aide financière, et nos collègues et assistants de l'équipe de « La Vie littéraire au Québec » : sans leur apport précieux, les idées menant à cet article n'auraient pu naître. Cet article a été préparé avec la collaboration d'Olivier Lapointe (Université de Montréal), que nous remercions chaleureusement.

sans que ces publications ne parviennent à structurer des « trajectoires littéraires » au sens fort et contemporain du terme.

Nous tenterons d'éclairer cette contradiction apparente d'une institution sans trajectoire, pour montrer comment, de crise en crise, les successives et globales recompositions de la sphère littéraire et de sa situation dans l'espace social ont défait ce nœud de contradictions et favorisé l'institutionnalisation des trajectoires littéraires. Ceci nous permettra de revenir sur la notion même de trajectoire, conçue comme « série de positions successivement occupées par un même agent ou groupe d'agents dans des espaces successifs » (Bourdieu, 1992), positions examinées, entre autres, via les « états successifs de la structure de distribution des différentes espèces de capital qui sont en jeu dans le champ » (Bourdieu, 1992: 426). Notre présent travail s'inscrit donc, sur le plan théorique, dans le sillage de la sociologie du champ, et plus particulièrement, celle du champ littéraire, telle que développée par Pierre Bourdieu et son école², tout en creusant la réflexion sur la notion de trajectoire, en nous penchant sur l'évolution de la vie littéraire québécoise, de 1895 à 1948. Les radicales transformations connues par cette dernière, au cours de la période en question, permettent en effet de cerner comment des trajectoires spécifiques, définies par les luttes pour l'accumulation d'un capital symbolique distinct, et donc par la coexistence structurelle d'une pluralité de positions antagonistes, « s'institutionnalisent » peu à peu. Nous serons redevables, à cet égard, des analyses d'Alain Viala, qui a montré dans *Naissance de l'écrivain*, comment la constitution d'un premier « champ littéraire » français, au xvii^e siècle, avait engendré des « classes de trajectoires » opposées, séparant entre autres des « auteurs sans trajectoires » de ceux dont les publications « en font la base d'une carrière » (Viala, 1985: 178-179), précisément susceptible d'être analysée comme « trajectoire ».

Notre examen des transformations connues par la littérature québécoise et les interrogations qui en découlent sur *l'institution des trajectoires*³, tire directement son origine de notre participation à l'équipe de recherche sur « La Vie littéraire au Québec », laquelle se penche sur le « processus de constitution de la littérature québécoise » de 1764 à 1947, en tenant compte aussi bien de l'enseignement littéraire, de la formation des frontières, de l'autonomisation du milieu des créateurs et du discours sur la littérature que de la manifestation du littéraire dans ses œuvres. Partageant avec le projet du *Dictionnaire des œuvres littéraires québécoises* (dont il émane en partie) la volonté de tenir compte de « toutes les œuvres qui peuvent constituer le corpus de la littérature québécoise, sans égard pour leur popularité ou leur qualité » (Lemire, 1978, p. X), pour mieux analyser les processus de légitimation, ce projet a adopté une approche prosopographique, rassemblant quantité de données biographiques sur l'origine sociale, la

2. Parmi les nombreux travaux de cette productive équipe, signalons ceux d'Anna Boschetti (1985), Christophe Charle (1979), Gisèle Sapiro (1999). Le recours, dans le présent article, à ce cadre théorique, n'équivaut cependant pas à une adhésion sans réserves aux idées développées dans cette école. Nous partageons à cet égard l'attitude d'héritage critique développée dans Bernard Lahire (1999).

3. Examen parallèle à (et fondé sur) celui de l'institution du littéraire, accompli par Lucie Robert (1989).

formation, la production littéraire et la profession du plus grand nombre possible d'acteurs⁴. Pour le présent article, nous nous sommes appuyés sur les données rassemblées au sujet des principaux acteurs de la vie littéraire québécoise dans le cadre de la préparation des volumes consacrés aux années 1895-1947 (Lemire et Saint-Jacques, 2005; Saint-Jacques et Robert, 2010)⁵. Les analyses de ces trois volumes portent sur des échantillons respectifs de 114, 136 et 105 acteurs, pour un total de 291 acteurs (certains reviennent en effet d'un tome à l'autre).

Quelques précisions méthodologiques, ici, seront d'autant plus utiles qu'elles révèlent une transformation historique majeure. La sélection des acteurs composant les échantillons des différents tomes a été effectuée de façon à rendre raison de la diversité des pratiques (en termes génériques, entre autres), tout en veillant à inclure un nombre significatif de femmes, pour éclairer de plus près leurs carrières. À partir de premières saisies, très larges, rassemblant tous les acteurs ayant publié dans la période étudiée au moins un livre correspondant aux catégories « littéraires » de l'époque, nous avons établi des échantillons légèrement plus restreints. Cependant, d'un tome à l'autre, l'écart entre les listes de départ et les échantillons analysés s'est progressivement accru. La liste préliminaire du tome IV, couvrant les années 1870-1894, regroupait 210 noms, dont 115 ont été retenus dans l'échantillon d'analyse. Pour le tome VI, consacré aux années 1919-1933, pas moins de 580 individus avaient publié un livre; nous en avons retenu 135. Pour les années 1934-1947, sur lesquelles nous travaillons actuellement, la liste des auteurs d'un livre était tout simplement démesurée; nous avons donc dû la restreindre en écartant ceux qui n'avaient publié qu'un ou deux livres: nous nous sommes ainsi retrouvés avec une liste « préliminaire » de 475 auteurs d'au moins trois livres⁶.

On voit ainsi que les échantillons constitués par l'équipe de « La Vie littéraire » rassemblent une proportion très élevée des acteurs publiant des œuvres littéraires à une époque donnée, permettant ainsi d'inclure des types fort divers de carrières, des plus occasionnelles aux plus « professionnelles », des moins légitimes aux plus consacrées.

4. Nous employons ici ce terme, plutôt que celui d'agents, pourtant plus conforme au cadre théorique bourdieusien, pour de multiples raisons. D'une part, nos prosopographies ne portent que sur les individus, et laissent de côté les autres « agents » de la vie littéraire: associations, éditeurs, périodiques, jurys, sans compter, pour le Québec, le rôle crucial de l'Église, qui n'est pas conçue et attaquée comme vecteur d'hétéronomie, avant les années 1930, sinon les années 1940. D'autre part, malgré la volonté de dépasser subjectivisme et objectivisme, déployée par Bourdieu dans ses travaux, les critiques ont pu faire observer avec raison que la sociologie critique tend à faire primer le poids des structures et déterminations. Employer le terme d'acteur plutôt que celui d'agent signale un léger déplacement du point de vue, qui garde le cadre global d'analyse (donc tient toujours compte du poids des déterminations), mais prête cependant aux individus plongés dans l'action une irréductible capacité d'agentivité et de réflexivité. Enfin, le passage d'« agent » à « acteur » correspond à celui adopté par l'ensemble de l'équipe de « La Vie littéraire », le saut s'effectuant entre les tomes IV et V.

5. Le septième volume, couvrant les années 1934-1947, est en préparation.

6. Nous avons cependant tenu compte du fait que des acteurs importants ou des rôles clés de la vie littéraire pouvaient non seulement être le fait d'auteurs d'un seul ouvrage (Saint-Denys Garneau, par exemple), mais aussi d'acteurs travaillant dans les médias, sur la scène ou les métiers du livre, sans cependant avoir d'œuvres publiées (Gratien Gélinas et Lucien Parizeau, par exemple).

Ceci permet de fonder sur des dizaines de cas l'analyse de la progressive institutionnalisation de trajectoires spécifiquement littéraires. Par ailleurs, on constate aussi qu'un saut considérable a été effectué, révélateur précisément de la « professionnalisation » de la sphère littéraire. Si, en 1948 comme en 1895, il y a toujours autant d'écrivains occasionnels, ne publiant qu'un seul livre, principalement dans leur jeunesse, pour ne plus jouer aucun rôle par la suite dans la vie littéraire, il y a désormais une proportion nettement plus élevée d'écrivains qui sont actifs pendant plusieurs années et publient avec une certaine régularité. On pourrait d'ailleurs y voir une condition nécessaire, mais non suffisante, pour que s'instituent des trajectoires « littéraires », que l'on passe d'« auteurs sans trajectoires » semblables à ceux dont parle Viala, à un ensemble organisé de parcours définis par des séries de positions littéraires: avoir une œuvre, inscrite dans la durée (aussi restreinte qu'elle soit), c'est-à-dire plusieurs publications installant leur auteur dans l'histoire littéraire récente⁷.

Mais ce n'est là qu'une condition, elle-même dépendante de plusieurs autres facteurs, menant à l'instauration d'une pluralité de « vies littéraires » au sein de la sphère littéraire. Pour examiner l'ensemble de ces facteurs et expliquer comment se transforme la littérature québécoise, entre 1895 et 1948, nous accomplirons tout d'abord un portrait synthétique du point de départ et du point d'arrivée. Puis, nous nous pencherons sur deux trajectoires, celles de Lionel Groulx et de Anne-Marie Gleason-Huguenin⁸, lesquelles sont emblématiques d'un stade intermédiaire entre la phase d'auteurs sans trajectoire, d'institution sans écrivain, caractéristique du XIX^e siècle, et celle de la pluralité de trajectoires littéraires. Grâce à ces trajectoires, on peut voir comment l'évolution du journalisme, de l'édition et de l'université favorisent la constitution d'un champ culturel dynamique, lieu d'une diversité de pratiques d'écriture, puis la diversification et la progressive séparation de ce champ en sphères elles-mêmes distinctes. Dans un second temps de l'analyse, nous tenterons de mettre en lumière, en plongeant dans l'examen des carrières de nos 291 acteurs, les facteurs ayant pu transformer ces carrières en trajectoires littéraires au sens fort du terme et leurs répercussions sur les pratiques d'écriture.

DE L'INDIFFÉRENCIATION À L'AVANT-GARDE: 1895-1948 EN RACCOURCI

Quand des jeunes hommes, étudiants en droit pour la plupart, fondent l'École littéraire de Montréal, en 1895, dans la chambre d'un de ces fils de la bourgeoisie montréalaise, la littérature n'est guère mieux lotie, dans la sphère de production symbolique ou le champ du pouvoir québécois, que ces étudiants dans la « maison du père ». Ou plutôt,

7. Ceci entraîne en retour des effets historiographiques significatifs: seule une entreprise à visée sociologique large comme celle de « La Vie littéraire au Québec » pouvait s'intéresser à des acteurs dont les textes n'ont plus engendré le moindre commentaire, le moindre travail d'histoire littéraire, depuis des décennies. Or, malgré nous, nous devons retenir une proportion constamment plus faible d'acteurs dans notre échantillon définitif. Autrement dit: la liste de ces « oubliés » s'accroît continuellement, de 1870-1895 à 1934-1947.

8. Nous la désignerons désormais par son nom de plume: Madeleine.

elle habite d'emblée dans l'univers des classes dominantes, sans en constituer un espace nettement distinct. Il y avait pourtant bel et bien, depuis le premier tiers du XIX^e siècle mais surtout depuis 1870, une vie littéraire qu'on ne saurait restreindre à un désir institutionnel, notamment lorsqu'elle s'incarne par les voies du dilettantisme, esquissant en quelque sorte les premiers signes d'autonomie en contexte culturel largement hétéronome. Cependant, le parcours de la majorité de ces acteurs n'est que momentanément « littéraire », sauf exception⁹, et ce, même en fonction des conceptions de l'époque. Cela n'est pas le fait de la nécessité d'un second métier (contrainte qui n'est d'ailleurs jamais disparue), mais tient bien plutôt à l'absence de différenciations marquées, structurelles, entre les activités littéraires, journalistiques, juridiques, politiques ou « cléricales », les acteurs passant de l'une à l'autre, sans que les différentes frontières franchies ne soient mises en question¹⁰. Ces différentes sphères se superposent, s'entremêlent et entrent parfois en conflit, mais elles coexistent sans revendication d'autonomie explicite, interagissant au sein d'un même champ du pouvoir, davantage préoccupé par les enjeux linguistiques, politiques et religieux¹¹. Le prestige résultant de l'activité littéraire participe de la sorte à un capital symbolique « général ». Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la littérature québécoise reste essentiellement fondée sur une forte idée institutionnelle¹² (la mission « nationale » de la littérature), rassemblant plusieurs dizaines d'acteurs, qui produisent de plus en plus de textes, mais ne structurant pas de manière centrale et continue les luttes pour le capital symbolique de ces mêmes acteurs.

Cinquante ans plus tard, le portrait des sphères littéraire et culturelle est radicalement différent, et la scène idéaltypique, dévoilant l'écart entre les deux, serait celle du lancement de *Refus global*, par un groupe d'artistes et d'écrivains, dans la librairie Tranquille, au début de 1948. Avec ce manifeste, qui proclame le « refus du cantonnement dans la seule bourgade artistique, place fortifiée » (Borduas, 2010 [1948]) et déclenche une polémique publique impliquant les médias et l'État, ce n'est pas le seul vrai groupe d'artistes existant alors qui ose témérairement s'exprimer dans un désert

9. Les principales étant celles de Henri-Raymond Casgrain, de Laure Conan et de Louis Fréchette.

10. Tout au plus l'ordre de la séquence est-il révélateur d'une esquisse du rapport qu'elles entretiennent les unes aux autres, notamment en regard de leur légitimité dans l'espace social. Ainsi, les activités littéraires caractérisent plutôt les débuts de carrière, alors que le passage à la politique active est généralement plus tardif. Du fait même de cette forte indifférenciation des frontières, au sein de la « sphère publique », pour reprendre l'expression de Habermas (laquelle correspond à un champ indifférencié de producteurs de biens symboliques, rassemblant artistes, écrivains, éducateurs, journalistes, juristes, politiciens et savants), la polyvalence des carrières ne peut être étudiée en termes de multipositionnalité.

11. Pour être plus précis, il s'agit du sous-champ du pouvoir canadien-français, puisque le champ du pouvoir est alors économiquement, politiquement et socialement dominé par l'élite anglophone d'origine britannique.

12. Cette exigence d'avoir une littérature, comme « preuve » de la nation, de son existence comme de sa valeur, cette « demande d'institution » est en grande partie construite à partir de l'exemple français, et en fonction de la « dépendance » du sous-champ littéraire québécois au champ littéraire français. Nous renvoyons ici au travail de Jurt, qui dépile le sens d'hétéronomie pour distinguer les relations de « dépendance » linguistique, coloniale, politique, entre deux sphères littéraires, des formes d'hétéronomie de type économique, religieux ou politique, qui font jouer, au sein d'une sphère littéraire donnée, des facteurs et acteurs issus de sphères non littéraires (Jurt, 2009).

culturel, comme tendent à le faire croire les reconstructions mythifiantes ultérieures, mais, au contraire, un regroupement parmi d'autres, qui met en cause la légitimité du pôle le plus autonome du champ, ses marques de reconnaissance (« refus de la gloire, des honneurs »), ainsi que le manque de radicalité des créateurs contemporains. Il y avait bel et bien, à leurs yeux, une forme d'autonomie artistique et littéraire, mais cette autonomie était jugée nuisible, on en contestait la légitimité¹³. De même, le simple fait que ce manifeste atteigne, malgré lui, certains de ses buts, c'est-à-dire qu'il devienne un événement indissociablement artistique et politique, est un signe d'une structuration beaucoup plus grande des instances de réception, comme d'une transformation des rapports entre champs littéraire et artistique, d'une part, et champ du pouvoir, de l'autre.

Quels sont les changements (et leurs facteurs) qui, malgré les crises successives, ont mené d'une vie littéraire active, mais fortement hétéronome et sans trajectoires continues « spécifiques », à un champ littéraire nettement plus autonome, avec des pratiques fortement légitimées et des trajectoires différenciées et continues? Notre hypothèse est que le paradoxe d'une littérature sans possibilité de trajectoires littéraires continues tendra à se dénouer au cours de la première décennie du xx^e siècle, en partie progressivement, mais aussi parfois assez brusquement, les crises servant « d'accélérateur de collisions » entre les positions et trajectoires. C'est un aspect du processus de cette transformation que nous souhaitons traquer ici, en procédant à une analyse de son impact sur le développement des trajectoires des acteurs littéraires entre 1895 et 1947, et en montrant dans quelle mesure ces moments où le processus s'accélère sont également ceux où les possibles littéraires se décuplent et contribuent à créer des conditions qui assurent la variété et la continuité des carrières littéraires. Pour ce faire, nous aborderons en premier lieu deux parcours exemplaires d'une phase intermédiaire qui constitue le point de bascule de cette accélération, puis analyserons les ramifications qu'engendrent les crises successives dans les trajectoires du personnel littéraire. Mais un mot, d'abord, sur ces dernières : les sphères littéraire et culturelle subissent au cours de la période une série de crises majeures affectant tout aussi bien leur infrastructure que leurs rapports aux dominations étrangères. On observe ainsi deux cycles successifs d'expansion puis de déstructuration éditoriale marquant le passage des années 1910 aux années 1950. En un premier temps, on voit se multiplier les revues (pas moins de douze revues intellectuelles sont fondées entre 1917 et 1922), puis les premiers véritables éditeurs littéraires s'imposent, à la fin des années 1920 (Albert Lévesque, Le Mercure, Édouard Garand), mais ni les premières ni les seconds ne survivront à la crise économique¹⁴. Il y aura alors à nouveau une relance de l'espace des revues (20 sont fondées entre 1933 et 1941), puis l'apparition de multiples nouveaux éditeurs littéraires, au début des années 1940, dont le développement exceptionnel sera en grande

13. En ceci, on peut considérer que les signataires de ce manifeste ont pu constituer la première véritable avant-garde québécoise, au sens donné à cette notion par Peter Bürger (2013).

14. Les très rares revues qui survivent sont celles financées par des congrégations religieuses (*La Revue franciscaine*) ou par l'université (*Le Canada français* est en quelque sorte la revue de l'Université Laval).

partie dû à l'Occupation de la France. Puis, dans l'immédiat après-guerre (1945-1948), une nouvelle implosion défait cette infrastructure éditoriale¹⁵, ne laissant survivre que de très rares revues ou éditeurs. Tout n'est cependant pas balayé par ces crises; la sphère médiatique (journaux et radio) continue en fait son expansion, accentuée peu d'années après par l'avènement de la télévision (1952). La Première puis la Seconde Guerre mondiale vont respectivement distendre puis rompre les liens avec le champ littéraire français. Le retour «groupé» des acteurs les plus modernistes, lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale¹⁶, mènera à l'intense querelle entre exotiques et régionalistes: c'est donc à la faveur d'une coupure partielle avec la France que les positions commencent à se polariser. Quant à la Seconde Guerre mondiale, outre ses conséquences sur le plan éditorial, elle entraîna aussi une forte valorisation du pôle culturel américain, comme le signale Robert Charbonneau dans *La France et nous*.

TRANSFORMATION DES TRAJECTOIRES, AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE: POLARISATION ET MÉDIATISATION

Du point de vue de la formation, des activités professionnelles autant que de celui des pratiques d'écriture, le personnel littéraire québécois du début du xx^e siècle se distingue peu de celui qui caractérisait les 25 dernières années du xix^e. La première différence notable de cette cohorte qui franchit le siècle concerne sa répartition selon les décennies de naissance¹⁷, catégories qui mettent sur la piste d'un important renouvellement du personnel littéraire, lequel va bien au-delà de la simple succession des générations démographiques. D'une part, hormis deux figures littéraires majeures du xix^e siècle qui continuent de jouer un rôle dans la définition des places dans l'espace littéraire (Laure Conan et William Chapman), la génération qui avait animé la scène culturelle dans la foulée du mouvement littéraire de 1860 s'est littéralement évanouie de la scène littéraire. D'autre part, prenant les places libérées par les aînés, les acteurs nés dans la décennie 1870 investissent les lieux et instances avec assurance, se saisissant collectivement des possibilités nouvelles offertes par les mutations de la scène culturelle, déjouant et devançant en quelque sorte les agents ayant atteint une certaine maturité mais moins prompts à s'adapter, et qui sont nés dans la décennie précédente. Alors que l'essor économique fait de Montréal le noyau canadien de l'industrialisation, intensifiant l'urbanisation et le volume d'échanges, c'est surtout l'essor de la presse à grand tirage, concentrée à Montréal, qui provoque une restructuration de la sphère

15. De même que le boom éditorial de la guerre était en grande partie dû à l'Occupation de la France (et la coupure des liens entre l'édition parisienne et les Amériques), la crise d'après-guerre est pour une bonne part causée par le retour au *statu quo ante* (la domination parisienne) et aux conflits juridiques et politiques entre éditeurs français et québécois.

16. Voir sur le sujet Lacroix (2014).

17. Nous avons procédé arbitrairement à une découpe franche par décennie. Des vérifications ultérieures nous ont permis de constater que les résultats restent à très peu de chose près les mêmes si on opère la découpe au milieu de la décennie. Ces changements sociodémographiques n'engendrent cependant pas encore, au sein de la sphère littéraire ou, plus largement, culturelle, de discours sur les luttes entre générations.

culturelle¹⁸. De multiples journaux et magazines sont fondés, brassant des capitaux considérables, certes, mais générant surtout nombre d'emplois pour les acteurs de la vie littéraire. Cet essor creuse le fossé qui sépare écriture médiatique et écriture littéraire, mais il agit également sur les stratégies mises en œuvre pour accéder à la sphère publique, décuplant l'importance de la visibilité et de la célébrité au sein du processus. Les personnes s'adonnant à différentes activités culturelles et les publics qu'elles sollicitent se trouvent ainsi doublement affectés par la conjonction de l'urbanisation et de la révolution médiatique.

Une autre des manifestations que l'on peut associer au changement concerne la constitution de réseaux, qui contribuent à organiser les activités intellectuelles et culturelles, à fédérer différents groupes d'acteurs en fonction de leurs allégeances, souvent opposées sur le plan idéologique, mais complémentaires sur le plan structurel¹⁹. Peu à peu, on passera ainsi d'une conception du littéraire où le prix du désengagement national se traduit par le dilettantisme ou l'absence de spécialisation, à des débats qui vont porter tout à la fois sur les frontières entre les sphères d'activité et les conceptions du littéraire. La grande querelle, qui esquisse une première structuration d'un univers de lutte pour la définition des « lois » de cet univers, polarisera les positions pendant une vingtaine d'années (1905-1925), mettant aux prises les « régionalistes » et les « exotiques »²⁰. Ces réseaux recyclent en partie des idées qui avaient mobilisé les forces intellectuelles du siècle précédent, mais dont les effets, les polarisations, ne seront plus strictement politiques (et reposant des facteurs externes), mais culturels et littéraires (internes donc)²¹. Mais surtout, il y a des luttes, au sein des sphères culturelles, des positions s'interdéfinissant par leur opposition, contribuant ainsi à structurer les trajectoires.

18. Voir, entre autres, Lamonde (2000); Lamonde (2004) et Cambron (2005).

19. Très rares sont les membres de l'École qui publieront régulièrement et plus rares encore ceux qui ne furent pas des polygraphes couvrant plusieurs domaines intellectuels. Édouard-Zotique Massicotte, par exemple, publie certes plus d'une dizaine de livres, au cours de sa carrière, mais on trouve pêle-mêle, dans sa bibliographie une comédie de mœurs, des ouvrages sur le droit, des monographies botaniques et des recueils de textes divers, souvent de seconde main (contes, exploits sportifs, anecdotes, etc.). Un seul des membres figurant sur la première liste établie dans les procès-verbaux de l'École, Beaugard, réussit à publier avec une relative régularité des textes correspondant aux conceptions contemporaines du « littéraire ». Ainsi, ceux-là mêmes qui affichent publiquement, dans leur nom de groupe, leurs ambitions littéraires, témoignent, par leurs publications, du fait qu'on ne saurait vraiment mener une carrière spécifiquement littéraire.

20. Pour des analyses détaillées de cette querelle, voir: Beaudet (1991) et Hayward (2006). Quitte à la schématiser à outrance, cette querelle oppose les partisans de l'autonomie littéraire (dans le libre choix du sujet, le refus de « mission nationale ») et du cosmopolitisme, les « exotiques », aux promoteurs d'une littérature « canadienne », dans ses sujets et ses valeurs, les régionalistes. Les premiers acceptent donc la dépendance relativement aux critères littéraires et linguistiques dominants à Paris, alors que les seconds esquissent sur ce plan une volonté de secouer ce qu'ils jugent un colonialisme culturel.

21. Il y aura ainsi des nationalistes, sur le plan politique, qui défendront l'autonomie de la littérature, sur le plan esthétique, en même temps que les normes linguistiques et la temporalité littéraire édictées de Paris (c'est le cas de Marcel Dugas et d'Olivier Asselin). De même, il pourra y avoir des partisans relatifs de l'hétéronomie, sur le plan artistique, défendant des esthétiques novatrices (ainsi pour Arthur Laurendeau).

Nos deux trajectoires types, celles de Lionel Groulx et de Madeleine, permettent d'en saisir la dynamique à l'œuvre tout autant qu'elles révèlent les limites de ce nouvel ordre urbain, médiatique et réticulaire. Ces trajectoires sont ainsi non seulement complémentaires sur le plan des possibilités propres à chacun des sexes dans un monde qui fonctionne encore à cet égard sur le modèle des sphères séparées, mais à cette première opposition se greffe toute une série de couples conceptuels qui sont révélateurs de fractures et de lignes de partage. Ainsi, les trajectoires de Groulx et de Madeleine s'opposent en regard du rapport à la légitimité, le premier appartenant au circuit universitaire et pratiquant une discipline traditionnellement pourvue d'une forte légitimité (l'histoire), la seconde puisant sa crédibilité d'une sphère médiatique en pleine effervescence, en déficit d'autorité mais tirant sa pertinence à même le public de cette presse, dans une société qui devient à son tour et de plus en plus complètement une « civilisation du journal » (Kalifa, Régnier, Thérenty et Vaillant, 2011). Cette complémentarité, voire cette interdépendance, est en quelque sorte un des premiers indices d'un champ littéraire qui devient plus complexe en même temps qu'il gagne en cohérence.

Ordonné en 1903, Lionel Groulx²² étudie la philosophie, la théologie et la littérature à Rome puis à Fribourg, d'où il revient docteur en poche. De retour au Canada, il enseigne d'abord au Collège de Valleyfield avant d'obtenir la première chaire d'histoire de l'Université Laval à Montréal en 1915. Dès le début de sa carrière, Groulx s'implique dans les associations, participant activement à la fondation de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC), malgré les réticences de l'épiscopat. Par l'ACJC, comme par ses cours d'histoire, il développera des versions militantes, nationalistes, du rôle des éducateurs (et de la jeunesse), ainsi que de la discipline historique. Si cette hétéronomie ne pose guère de problèmes, les attaques contre les générations précédentes et contre l'élite politique et pédagogique sont plus controversées, et liées à une médiatisation nouvelle de la figure de l'intellectuel. Fortement scolarisé et bien implanté dans l'institution universitaire, le parcours de Groulx se distingue en effet par une activité d'écriture publique abondante et d'une grande visibilité.

Disposant d'un capital scolaire enviable et d'une double position de membre du clergé et d'enseignant, Lionel Groulx occupe une position qui lui permet de mobiliser les ressources les plus efficaces pour défendre ses idées. Directeur de *L'Action française* (fer de lance du nationalisme de l'époque), puis des éditions du même nom, rayonnant depuis Montréal où les intellectuels, les périodiques et les idées sont plus nombreux et circulent davantage et plus rapidement, Groulx s'active à produire et à diffuser ses textes et ses idées par tous les moyens, périodiques, brochures, recueils, conférences, études, romans, récits brefs, etc., et sur tous les tons, de la bienveillance pédagogique à

22. Dans la très abondante bibliographie sur Lionel Groulx, signalons le travail de Marie-Pier Luneau, qui examine ses stratégies auctoriales et éditoriales (Luneau, 2003), mais aussi les contributions de Boily (2005); Boily (2003) et Bouchard (2003).

la polémique. Son parcours est en quelque sorte tiraillé entre deux logiques, deux systèmes, malgré la constance et la fermeté de ses positions. Ayant connu, comme bien d'autres acteurs avant lui, une ascension sociale due à son entrée dans le clergé, une partie de son habitus et de ses pratiques sera informée par une imprégnation ultramontaine, imposant à tous les secteurs une hétéronomie cardinale, celle de la religion catholique, ainsi que par des dispositions caractéristiques d'un univers de notables. Il passe ainsi, sans heurts apparents, du clergé à vocation pédagogique au monde savant de l'histoire, du militantisme intellectuel et politique à des visées littéraires, etc. Cette carrière protéiforme et le succès de ses entreprises font de lui un acteur central lors de la querelle des exotiques et des régionalistes ; il est un des chefs de file, en effet, du camp régionaliste, dont plusieurs salves sont tirées par sa revue, *L'Action française*. En même temps, il adopte avec force une stratégie de la visibilité, du succès, qui bouscule les autorités et fait primer la notoriété sur les mécanismes de cooptation et de hiérarchie. Tout particulièrement, il développe une opposition de principe au monde politique, qui tend à revendiquer, implicitement, une autonomie relative pour la sphère intellectuelle. Enfin, l'évolution des champs culturel, universitaire et politique, au long de sa carrière, tend à diviser en des reconnaissances spécifiques un ensemble de pratiques qui coexistaient dans un espace plus unifié. Cela entraîne progressivement Groulx lui-même à marquer la séparation de la discipline historique de la sphère littéraire, avec la fondation de l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal, puis la fondation de la *Revue d'histoire d'Amérique française*, en 1947. Le même mouvement entraîne une forte délégitimation de son prestige littéraire. À l'inverse d'un Sartre qui peut cumuler un triple prestige (littéraire, philosophique et intellectuel) en régnant sur des champs séparés, Groulx voit son prestige s'émietter par la division des champs.

La trajectoire de Madeleine permet quant à elle de cerner une tout autre série de positions. Anne-Marie Gleason naît à Rimouski et fréquente des couvents, celui des Sœurs de la Charité à La Malbaie pour son cours primaire et celui de Rimouski pour ses études secondaires, qu'elle ne terminera pas. C'est de là qu'elle réalise ses premiers essais à titre de journaliste, en partie sous l'influence des modèles que constituent pour elle Arthur Buies et Olivar Asselin, qui sont des amis de la famille. Elle s'installe à Montréal à la fin du XIX^e siècle et succède à Françoise (Robertine Barry) à la direction des pages féminines de *La Patrie*. Son profil s'apparente jusqu'ici à celui de plusieurs femmes journalistes de sa génération, tant sur le plan des origines familiales, des études, que de celui de l'insertion dans une carrière médiatique par des voies autodidactes²³. Comme l'ensemble des acteurs culturels de son époque et tout particulièrement les autres femmes de lettres, la migration en territoire montréalais et la réussite d'une carrière dans la grande presse comporte de nombreux avantages sur le plan de la diffusion, de la réception et de la visibilité. Cet impact médiatique agit également sur la vitesse à laquelle se normalisent certaines positions occupées par des femmes

23. Pour un portrait de l'ensemble des trajectoires des femmes de lettres de cette époque, voir Savoie (2014)

dans l'espace socioculturel, faisant dans l'ensemble croître leur acceptabilité et contribuant de ce fait à remodeler le statut de l'écrivaine.

À l'instar de plusieurs consœurs, Madeleine rassemble certaines de ses chroniques en recueils pour les faire paraître chez l'éditeur-imprimeur du quotidien pour lequel elle travaille (aux éditions *La Patrie* pour sa part), exercice qui ne menait cependant qu'à une reconnaissance littéraire toute relative. Fait plus rare, chez les femmes de lettres de sa génération, une part de sa production consiste en de la fiction, qu'elle fait parfois paraître dans ses recueils ou monter à la scène. Madeleine sera une des rares de son époque à signer un roman, intitulé *Anne Mérial*, publié en feuilleton dans *La Revue moderne* mais jamais republié en livre et rapidement tombé dans l'oubli. Le destin de ce texte explorant la difficulté pour les femmes de poursuivre une carrière dans le monde des créateurs (son héroïne est une musicienne) en a concrétisé la fable, en quelque sorte. Une autre de ses stratégies consistera à fonder des périodiques (*La bonne parole* et *La revue moderne* sont les plus importantes), en plus d'y signer des textes. Par ces voies, elle parvient à atteindre une grande notoriété dans la sphère médiatique et à rassembler autour d'elle un réseau de journalistes, d'artistes et d'écrivains, qu'elle s'activera à mobiliser dans son offensive contre le régionalisme, notamment par son rôle au sein de *La Revue moderne*.

Au-delà de ces détails, la trajectoire de Madeleine s'avère une illustration idéale d'une position modeste sur le plan littéraire, car relevant plutôt de ses positions que du prestige de ses œuvres, mais que cette femme de lettres occupe de façon avantageuse, ce qui lui permet de maximiser l'impact de ses prises de position. Si elle n'explique pas tout, l'absence d'éditeur professionnel, couplée à la pérennisation incertaine des œuvres médiatiques, suggère que même dans un monde littéraire et culturel fortement médiatisé, métropolisé et structuré sur le plan associatif, les carrières littéraires, mêmes abouties, sont fragiles, difficiles à inscrire dans le moyen et long terme.

À divers égards, la carrière de Madeleine et la partie littéraire de la carrière de Groulx offrent des similitudes. La première concerne le fait que le succès de leurs projets d'écriture respectifs dans un monde littéraire et culturel ayant acquis une certaine légitimité mais encore peu autonome ne permettra pas à leurs textes de « survivre » à long terme dans les constantes et successives réécritures de l'histoire littéraire opérées par les acteurs du champ (producteurs, critiques, historiens, etc.), relectures que la série de crises vécues par la sphère littéraire transformera en balayages plutôt qu'en tris. Ne leur restera, du point de vue d'une histoire de la littérature, que le rôle de figurants archéologiques. L'autre, déjà annonciatrice de la présence d'un espace essentiel à la configuration moderne du champ littéraire, concerne l'importance d'un public large et diversifié, dont les deux trajectoires types ont permis de cerner les contours, mais sans que la logique qu'installe progressivement la prise en compte des destinataires ne soit véritablement considérée.

CRISES ET CHANGEMENTS : MÉTAMORPHOSES DU PERSONNEL LITTÉRAIRE

Ces trajectoires contrastent nettement avec celles de la deuxième moitié du XIX^e siècle, alors que les acteurs culturels étaient aux deux tiers d'origine rurale, plusieurs d'entre eux fils de cultivateurs. Mais elles incarnent surtout une étape intermédiaire qui sert d'embranchement à des changements qui, par effet de cumul, accéléreront les transformations de la vie littéraire de l'époque. Au moment de la querelle entre régionalistes et exotiques, la proportion de Montréalais chez les écrivains est déjà plus élevée que pour la population en général²⁴. Comme notre échantillon est largement dépourvu d'acteurs culturels issus des classes populaires (qui composent une part importante de la population urbaine), cela signale que les fils et filles de la bourgeoisie montréalaise sont nettement surreprésentés dans notre échantillon. Cette disposition « urbaine et bourgeoise », colorée par l'expérience montréalaise, se confirme d'ailleurs lors de la formation. Pas moins de 51 % des acteurs des années 1934-1947 formés dans le système scolaire québécois l'ont été à Montréal, et ce taux augmente à 67 % lorsque l'on ne tient compte que des acteurs nés après 1910. Le résultat est semblable, d'ailleurs, lorsque l'on examine les acteurs ayant reçu une formation collégiale : 66 % d'entre eux l'ont obtenue à Montréal. Le rôle de ces institutions dans la socialisation et le contact avec les normes du littéraire étant crucial, cette concentration montréalaise extrême mériterait d'être étudiée plus en profondeur. On peut cependant signaler que, dans le cas des acteurs nés dans les années 1910, tous ou presque étaient réunis dans deux institutions d'enseignement, les collèges Sainte-Marie et Jean-de-Brébeuf, tous deux dirigés par les Jésuites, et rassemblant les enfants des fractions supérieures de la bourgeoisie. Or, les acteurs issus de ces collèges eurent un contact privilégié, dans ces institutions, mais dans le cadre d'activités parascolaires (académies, concours oratoires, journaux étudiants) à une relative valorisation de la littérature française moderne. Quand on constate que ces étudiants fondèrent, par la suite, les revues les plus importantes des années 1930 et 1940, celles qui furent les plus ouvertes à la littérature contemporaine (*La Relève*, *Amérique française* et *Gants du ciel*), on doit en conclure que les liens entre ascendance bourgeoise, formation collégiale à Montréal et disposition favorable envers la modernité littéraire ne sauraient guère être exagérés.

Deux autres facteurs interviennent, un allongement considérable des études, ainsi qu'une forte augmentation des séjours d'études à l'étranger. Le doctorat de Groulx et ses études en Italie et en Suisse sont représentatifs de cette tendance. La proportion

24. La population montréalaise compte pour près de 23 % de la population québécoise totale, en 1910, date où sont déjà nés les trois quarts des écrivains actifs dans les années 1930 et 1940; 28 des 89 écrivains nés au Québec, dans notre échantillon, le furent à Montréal, soit 31,4 %. Si on se concentre sur les plus jeunes des écrivains de notre échantillon, ceux nés entre 1910 et 1919, ce sont 42 % d'entre eux qui sont nés dans la métropole québécoise, soit près de 20 % de plus que la moyenne. Pour les statistiques démographiques, outre les données publiées directement par Statistiques Canada à partir des recensements décenaires (www.bac-lac.gc.ca/fra/recensements/Pages/recensements.aspx), on pourra trouver leur synthèse dans Linteau, Durocher, Robert, 1989 et Linteau, Durocher, Robert et Ricard, 1989.

d'écrivains québécois ayant un diplôme universitaire²⁵ est non seulement près de 7 fois plus élevée que la moyenne québécoise, mais est équivalente à celle des écrivains français de la même époque, alors même que la proportion d'élèves français accédant à l'enseignement supérieur est nettement plus élevée²⁶. Le poids qu'occupe tout à coup le capital scolaire au sein de l'ensemble du capital culturel semble ainsi favoriser largement une assimilation de la leçon des « maîtres » (celle des écrivains français : classiques, romantiques, symbolistes, régionalistes, voire surréalistes, etc.) par de « bons élèves », désireux d'accroître leur capital culturel. Cela signale aussi un appui égal, économique et symbolique à la fois, des parents puis de l'État²⁷, dans la valorisation des études supérieures à l'étranger. Sans aller jusqu'à établir un lien direct entre trajectoires et débats, il est possible de signaler que, tout en partageant une même tendance à aller étudier en Europe, les régionalistes avaient davantage tendance à aller étudier à Rome que les exotiques, lesquels ne pouvaient entrevoir d'autre destination que Paris²⁸. Il y a ainsi un pôle culturel incarnant la disposition à l'hétéronomie, que domine une élite conservatrice, et un pôle prédisposant plutôt à défendre l'autonomie du littéraire²⁹. D'autres correspondances se greffent à ces dernières, puisque les études à l'étranger auront des incidences non négligeables quant à la reconnaissance, puisque 54 % des écrivains ayant mené des études en France obtiennent le prix David³⁰ au cours de leur carrière, alors que seulement 26 % de ceux qui n'ont pas été y étudier le reçoivent.

Le contexte historique entraînera cependant une brutale transformation de cette tendance, puisque les coupures dans les bourses d'études en Europe, lors du premier gouvernement Duplessis (1936-1939) et, surtout, le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, vont ralentir puis interrompre les séjours en Europe. Ces circonstances, couplées à une coupure générationnelle, obligent à une reconfiguration des

25. De l'échantillon 1934-1947, 67,9% des acteurs masculins de la vie littéraire ont entamé des études universitaires (la plupart d'entre eux ont un diplôme, mais les données ne permettent pas de préciser lesquels).

26. Seulement 29,7% des écrivains de l'échantillon de Sapiro (1999 : 714) n'ont pas fréquenté d'établissement d'enseignement supérieur (contre 32,1% au Québec).

27. Édouard Montpetit, en 1907, aurait été le premier à recevoir officiellement une bourse d'études à l'étranger, de la part de l'État québécois, mais l'instauration véritable d'une politique gouvernementale en ce sens date de 1922, avec la création de bourses finançant des séjours d'études en Europe. De nombreux écrivains en profitèrent, la plupart pour étudier en France.

28. Sauf pour quelques mentions, chez les exotiques, par exemple, et l'exceptionnel intérêt manifesté par Louis Dantin, Robert Choquette et Alfred DesRochers, les États-Unis demeuraient alors un point aveugle de l'échiquier littéraire mental des acteurs, sinon un pur repoussoir idéologique d'insidieuse menace. En d'autres termes, il n'y avait pas de littérature, de ce côté, mais une sous-culture populaire.

29. Sur l'hégémonie parisienne, voir Casanova, 1999.

30. Fondés en 1922 par Athanase David, mais nommés en l'honneur de son père Laurent-Olivier David, les prix David étaient décernés par un jury de pairs nommés par le gouvernement. Bien dotés, monétairement, ils ne faisaient pas la promotion d'une idéologie ou d'une esthétique spécifique, contrairement aux prix d'Action intellectuelle fondés en 1919 par l'ACJC. Ils eurent ainsi, très rapidement, un prestige littéraire solide, d'autant plus qu'il n'y avait guère d'autres prix littéraires, alors, que ceux de l'ACJC. La légitimité attribuée par ces prix a en très grande partie été reconduite, depuis, par les collections patrimoniales et l'enseignement, ce qui en fait un indicateur fort au sujet des trajectoires d'écrivains québécois (les lauréats de prix d'Action intellectuelle, au contraire, ont sombré dans l'oubli). Voir à ce sujet Bernier, 1983.

positions et des discours; une inédite prise de position « moderniste » mais opposée à la « tutelle » du champ littéraire français s'échafaude alors, là où les exotiques, modernistes eux aussi, acceptaient d'emblée l'autorité des instances parisiennes et n'aspiraient pas à faire de la littérature québécoise une sphère indépendante. Robert Charbonneau s'en fera le champion dans *La France et nous*, recueil d'articles où il défendra l'autonomie de la littérature québécoise, relativement à la France, et notera que « de la pléiade d'écrivains qui honorent aujourd'hui [1946] nos lettres, aucun n'a fréquenté les universités françaises » (Charbonneau, 1948 : 22).

En ce qui concerne la part prise par les femmes dans la vie littéraire, il y aura à la fois une augmentation significative du nombre de femmes aspirant à une carrière d'écrivain et une transformation radicale de l'espace des possibles, dans la sphère littéraire (comme dans plusieurs autres sphères sociales, d'ailleurs, y compris le champ du pouvoir). Si, depuis le milieu du XIX^e siècle et jusqu'au début de la période sur laquelle portent nos travaux, la nature hétéronome du champ littéraire avait pu permettre à un certain nombre de femmes de s'immiscer au sein de l'espace public en s'adonnant à différentes pratiques d'écritures, les conditions tant sociologiques que de réception proprement dite leur laissaient peu de latitude, hormis le médiatique, le didactique et les genres mineurs. Dès la fin des années 1920 toutefois, et dans le même mouvement qui fait en sorte que les prix David, nouvellement créés, viennent donner un poids culturel supplémentaire à certains types de carrières, quelques femmes d'une même génération se démarquent (J. Bernier, A. Lemieux, S. Routier, É. Sénécal, Yvette Mercier-Gouin³¹, etc.), individuellement mais surtout collectivement, en voyant leurs textes de jeunesse consacrés par des prix prestigieux. Cet effet de génération, doublé d'une réception forte en capital symbolique, laisse entrevoir que, désormais, les écrivaines ne seront plus majoritairement campées dans les pratiques les plus hétéronomes, non plus que dans les plus orthodoxes idéologiquement³². Sur le plan des trajectoires toutefois, cette génération parvient tout aussi difficilement que les autres à s'inscrire dans la durée, dans une trajectoire continue. Tout aussi littéraires et reconnues que soient leurs œuvres, celles-ci n'ouvrent pas à toutes la perspective d'une véritable carrière littéraire. Pour certaines (A. Lemieux, M. Vézina ou É. Sénécal), l'entrée dans le champ n'est suivie d'aucune production échelonnée dans le temps : elles restent donc des « auteures sans trajectoire ». Pour d'autres, la condition de la continuité est un éloignement des pratiques les plus légitimes, comme c'est le cas, par exemple, pour Jovette Bernier qui, à compter de la fin des années 1930, écrit des sketches pour la radio. La déstructuration éditoriale suscitée par la crise économique, avec la disparition de la plupart des revues et éditeurs, contribue ainsi à briser ou à faire bifurquer les carrières.

Ainsi, après une première phase, où la trajectoire « type » des écrivaines (celle de Madeleine) combinait présence médiatique et pratiques littéraires peu légitimes ou

31. À propos de la trajectoire de Mercier-Gouin et des premières dramaturges québécoises, voir Robert (2009).

32. Cette transformation a été analysée par Lucie Robert (1992).

diffusées par la voie de supports peu pérennes, puis une phase intermédiaire, qui marque une percée temporaire du côté des genres les plus prestigieux (la poésie et le roman, surtout), mais illustre la difficulté de faire de cette écriture la base d'une trajectoire continue, ce n'est que dans les années 1940 que les conditions de possibilité sont réunies pour des carrières littéraires à la fois continues, légitimes et autonomes : que ce soit en poésie (R. Lasnier, A. Hébert), dans le roman (G. Roy, G. Guèvremont), ou dans une variété de genres (F. Loranger). Fait à signaler, ces écrivaines persisteront et continueront à signer, malgré la nouvelle crise éditoriale survenant à la suite de la Seconde Guerre mondiale, poussant la majorité des éditeurs et des revues à la faillite³³.

Ces changements dans le rapport à l'urbanisation, dans la formation et dans les contraintes pesant sur les carrières des écrivaines, sont sous-tendus par une vague de fond qui accélère la transformation morphologique globale du champ littéraire au cours des années 1930. On observe en effet à ce moment une augmentation marquée de la population d'écrivains, ainsi que du nombre de livres publiés par les écrivains au cours de leur carrière. Cette croissance forte du personnel littéraire doit être examinée dans ses causes, tout autant que dans ses effets. Une des conditions nécessaires, sans doute, à l'établissement d'une pluralité de carrières littéraires continues, distinguées comme des manières structurellement opposées de concevoir la création et de « faire œuvre », cette croissance brusque, nettement plus rapide que la croissance générale de la population, signale un changement net dans la valeur collectivement attribuée à la littérature québécoise. Parallèlement, plusieurs instances de légitimation sont fondées³⁴ et la littérature québécoise devient objet d'enseignement dans les collèges classiques et à l'université³⁵, manifestant une même tendance lourde. Tout ceci n'est pas un développement téléologique, mais un processus dynamique et complexe. La création de ces multiples instances repose sur des paris individuellement et collectivement opérés sur la valeur économique, esthétique et nationale de la littérature québécoise, valeur qu'elle avait et allait avoir, aux yeux de ses acteurs. Cumulés, ces paris contribuent à accroître le capital symbolique attribué à ce corpus. L'institutionnalisation des instances de légitimation, celles-là mêmes qui structurent la distribution inégale du capital symbolique entre acteurs, constitue de ce fait un puissant facteur dans la distinction et la hiérarchisation des positions entre ces acteurs de la vie littéraire de plus en plus nombreux. Cet accroissement a par ailleurs sans doute contribué à engendrer, voire à accentuer, un déséquilibre relatif entre les générations³⁶ : du moins peut-on constater

33. Au sujet de ces crises éditoriales, voir Michon (1999-2010, 3 vol.).

34. Outre la fondation des prix littéraires de l'ACJC et du gouvernement (prix David), la période allant des années 1910 aux années 1940 voit se multiplier les critiques littéraires dans les journaux, puis la publication de recueils critiques (voir « L'âge de la critique, 1920-1940 », sous la direction de Hébert, 1992), avant que les pages littéraires n'institutionnalisent la critique dans les journaux, à la fin de la période.

35. Sur l'enseignement de la littérature québécoise, au début du xx^e siècle, voir Beaudet [1991] et Cellard (2011).

36. Le mode de sélection de nos échantillons ne nous permet cependant pas de quantifier ce déséquilibre.

que divers phénomènes de la vie littéraire et intellectuelle témoignent de la cristallisation, dans le champ littéraire lui-même, des enjeux des clivages générationnels.

Une des manifestations de ce clivage apparaît dans la critique et s'esquisse, d'abord timidement, quand Harry Bernard consacre un article à la « Jeune poésie » dans *L'Action canadienne-française* de décembre 1928, texte auquel fait écho, du côté de *La Revue moderne*, pourtant adversaire résolue, une série de trois articles de Robert Choquette sur la « Jeune poésie féminine ». La fondation, en 1931, de la collection des « Romans de la jeune génération », annonce, sur le plan éditorial, une nette coupure entre la Librairie d'action française et les Éditions Albert Lévesque (toutes deux dirigées par Albert Lévesque), ainsi qu'une équation entre renouvellement des formes et renouvellement des auteurs. Quelques années plus tard, Radio-Canada instaurera une émission consacrée à la « Jeune poésie canadienne », puis, tour à tour, *La Nouvelle Relève* (en 1943) et *Amérique française* (en 1948) créeront des rubriques de « jeune poésie » (*Gants du ciel*, pour sa part, a transformé un de ses numéros en anthologie des « Jeunes poètes canadiens »).

Ceci n'est pas un mouvement spécifiquement littéraire, bien au contraire : tout le discours social des années 1930, au Québec comme dans plusieurs autres espaces nationaux, est traversé par les discours sur la jeunesse. Toutefois, la constitution de cette notion en catégorie distinctive signale une attente du « nouveau » tournée vers les entrants, attentive à « découvrir » de nouveaux talents³⁷. Le récit que la littérature québécoise se donne d'elle-même se construit ainsi à l'aide d'une catégorie générationnelle, présentant un « vieillissement social » apparenté à celui des luttes d'écoles et de groupes littéraires. Ceci suscite des effets significatifs, dans le champ, comme le signale la réception du recueil *Regards et jeux dans l'espace* d'Hector de Saint-Denys Garneau en 1937 : les critiques les plus négatives ou réservées sont dues à Émile Bégin (41 ans), Claude-Henri Grignon (43 ans), Maurice Hébert (49 ans) et Albert Pelletier (41 ans), alors que les plus positives sont signées par François Hertel (32 ans), Henri Girard (20 ans), Émile-Charles Hamel (23) et Gabriel Lussier (30 ans), ceci sans oublier les autres collaborateurs de *La Relève* qui publient des comptes rendus enthousiastes du recueil de leur ami et sont, comme lui, dans leur vingtaine³⁸. L'âge se révèle ainsi un facteur crucial dans les luttes ayant pour enjeu la poésie (la « jeune poésie »). Que les écrivains soient désormais menacés de « vieillissement social » est un effet de l'allongement des carrières, ainsi que de la croissance globale du capital symbolique. Désormais, les écrivains légitimés continuent de publier pendant de longues périodes et voient surgir des vagues successives de nouveaux entrants, déterminés eux aussi à « faire œuvre », c'est-à-dire à marquer l'histoire du champ par une série de publications.

37. Et à revendiquer le capital symbolique du découvreur, les deux formant un couple qui affecte la distribution du capital et agit sur le développement des trajectoires.

38. À propos de ces critiques, voir Blais (1975).

TRANSFORMATION DES TRAJECTOIRES MÉDIATIQUES ET HIÉRARCHISATION DES PRATIQUES

Un effet apparenté contribue lui aussi à redistribuer les rôles et les pratiques, cette fois dans le contexte du développement d'une production de grande consommation et d'un nouveau secteur médiatique, la radio, dont la mise en place a des effets aussi marquants que durables. Dès les années 1920, des pratiques éditoriales distinctes permettent de constater la mise en œuvre de stratégies qui ciblent plus explicitement un lectorat intéressé par la lecture de loisir et le divertissement. Les éditions Édouard Garand, avec la collection « Le roman canadien », font à cet égard œuvre de pionnier et permettent à quelques auteurs de publier avec constance durant les années 1920, mais Garand réoriente lui-même ses activités professionnelles (vers le cinéma) et l'impact de la collection n'est pas durable. Le marché de la littérature pour la jeunesse avait lui aussi, dès les années 1920, commencé à structurer le milieu éditorial et à rendre possible un profil de carrière (notamment pour Maxine³⁹ et Eugène Achard).

Dans ce contexte, le personnel littéraire actif dans le monde radiophonique dans les années 1940⁴⁰ offre un contraste socioprofessionnel encore plus net⁴¹. Une première ligne de scission oppose le commentaire à la fiction : le personnel qui animait les pages littéraires des grands quotidiens était avant tout un personnel producteur de critique littéraire, interviews, commentaires, discours d'accompagnement de tous ordres. La fiction dans le journal était encore, jusque dans les années 1930, très largement puisée aux œuvres étrangères, françaises surtout⁴². Le discours d'accompagnement n'était pas pour autant dépourvu de légitimité ; bien au contraire, ce fut dans ces années que la critique littéraire acquit son importance véritable, à la faveur d'ailleurs d'une production plus importante de livres. Cette situation tendit à en réserver l'exclusivité aux acteurs les plus établis, les plus « autorisés » de l'époque, ceux dont les trajectoires étaient plus proches structurellement des carrières « universitaires », qui s'esquissaient au même moment, que ne l'étaient celles des poètes ou romanciers. Les critiques tendent en effet à être plus scolarisés que leurs confrères (75 % ont fréquenté l'université) et à se cantonner dans l'essai et la prose d'idées.

L'entrée en scène de la radio vient bouleverser cet équilibre entre médiatisation, pratiques littéraires et trajectoires. Si les stations de radio sont détenues par les propriétaires des grands journaux, le personnel littéraire radiophonique⁴³ se distingue de plusieurs façons de celui de la presse écrite. Pour nombre d'entre eux, leur collabora-

39. Pseudonyme de Marie-Caroline-Alexandra Bouchette.

40. Dès les années 1930, en fait, la radio offrit aux écrivains et comédiens d'inédites possibilités de carrière. Ceux qui, parmi les « individualistes de 1925 » rassemblés autour d'Alfred DesRochers, continuèrent d'être actifs, tout au long des années 1940, étaient passés à la radio (Jovette Bernier, Robert Choquette, Émile Coderre, etc.). Les autres virent leur carrière s'arrêter ou s'interrompre pour de longues années.

41. Pour tenter d'expliquer cet écart, nous avons eu recours à l'analyse factorielle des correspondances multiples, régulièrement employée dans les analyses de Bourdieu. Pour une analyse critique de cet outil méthodologique, voir, entre autres travaux, Dozo (2011).

42. Qu'il s'agisse de Delly ou d'auteurs de l'Académie française comme Henry Bordeaux.

43. Près de 45 % des acteurs de notre échantillon des années 1934-1947 ont travaillé pour la radio.

tion à la radio se fit à titre de scripteurs/scénaristes, bien qu'il y ait eu aussi des comédiens ou des réalisateurs parmi eux⁴⁴. Dans les deux cas, cela participe du développement d'une grille d'émissions culturelles, favorisant la publicité et la quotidienneté, et donc la stabilité, amorçant ainsi, très rapidement, une professionnalisation des carrières littéraires radiophoniques. La radio devient, ce faisant, le plus puissant diffuseur de littérature d'imagination produite localement; aussi n'est-il pas surprenant de constater qu'il y a peu d'essayistes et de critiques parmi eux. Le contraste avec la cohorte de critiques spécialisés qui travaille au même moment dans la grande presse, plus âgée, plus scolarisée et plus légitime, se répercute ainsi sur la distribution des pratiques en genres littéraires.

Cette impulsion donnée à la littérature d'imagination se comprend mieux si on la situe dans le contexte qui prévalait dans les journaux depuis la fin du XIX^e siècle, alors que la fiction était essentiellement représentée par des œuvres françaises reprises en feuilleton. La fiction produite par des acteurs canadiens-français dans les journaux a longtemps été dominée par les genres brefs, principalement le conte et, dans une certaine mesure, par des poèmes. La majorité de ces œuvres n'a pas connu d'édition sous forme de livre, y compris lorsqu'il s'agit de romans d'écrivaines aussi connues que Jovette Bernier et Germaine Guèvremont, deux femmes ayant d'ailleurs consolidé leur succès par la voie radiophonique.

Ces correspondances dans les profils permettent de voir que le saut quantitatif du volume de production est global, mais que l'arrivée de la radio accroît l'impact de la production de fiction au sein de l'ensemble des pratiques qui structurent l'espace littéraire et culturel. Ainsi, d'un contexte où les feuilletons canadiens-français sont une rareté dans les périodiques sur support papier, on passe à celui où, sous leur forme radiophonique, ils deviennent un socle solide pour asseoir une carrière littéraire, source principale et durable de revenu et de renommée.

CONCLUSION

Notre analyse des transformations morphologiques, structurelles, éditoriales et médiatiques marquant les sphères littéraire et culturelle de 1895 à 1948 aura permis d'entrevoir les principaux facteurs favorisant le passage d'une indifférenciation relative entre formes de production symbolique à des univers de plus en plus nettement distincts les uns des autres, définis par les luttes internes pour un type spécifique de capital symbolique et les luttes externes entre champs. Cette progressive cristallisation et polarisation des champs et des positions, qui rendent possible l'institutionnalisation des trajectoires, reposent ainsi, en premier lieu, sur un saut qualitatif dans le nombre de publications « littéraires » et d'acteurs persévérant dans la carrière, de publication en publication. Ce saut qualitatif, redevable d'un accroissement général dans la scolarisa-

44. Une forte proportion du personnel associé à la scène et au théâtre est également présente à la radio. Près des trois quarts des gens actifs dans la vie théâtrale retenus dans notre échantillon ont également travaillé à la radio.

tion, permet l'allongement des carrières et l'esquisse de luttes entre des générations, donc entre des « classes de trajectoires ». Parallèlement, une série de querelles successives, à compter de celle opposant exotiques et régionalistes remplace le relatif consensus au sujet de la « mission » nationale de la littérature canadienne par une pluralité de positions antagonistes, elle-même dépliée dans le sens d'une hiérarchie de « classes de textes », à la faveur de l'accroissement et de la différenciation des publics. Écrire des textes susceptibles d'être bien reçus par la critique en même temps que lus par un public plus vaste est désormais une possibilité, susceptible d'être préférée ou opposée aux tirages restreints des recueils de poésie, par exemple la trajectoire de Roger Lemelin, fondée sur l'« art moyen », comme le développement d'un pendant radiophonique de grand auditoire du roman *Un homme et son péché*, par exemple, n'auraient pas été possibles, trente ans plus tôt. On ne saurait trop négliger le rôle de la radio dans cette série de mutations; elle paraît jouer, *mutatis mutandis*, le rôle joué par le journal, dans l'avènement, au XIX^e siècle en France, d'une ère médiatique, ou encore celui de l'écriture de scénarios pour Hollywood dans l'espace littéraire et médiatique américain, bouleversant du même souffle le monde littéraire et l'imaginaire culturel. L'impulsion favorable à l'écriture de création est favorisée par la place croissante d'une culture de divertissement au sein de l'échiquier culturel, la culture de grande consommation, incitant constamment une inter-redéfinition des deux sphères.

La création de multiples instances de légitimation, au cours de la période, peut pour sa part être considérée comme effet aussi bien que comme cause de ce phénomène: dans certains cas, en effet (aussi bien pour la critique journalistique que pour les prix littéraires ou l'Académie canadienne-française), il s'agit d'une pétition de principe quant à la valeur programmée de la littérature québécoise, autant que d'une réaction pour mieux différencier les degrés de légitimité, au sein d'une offre littéraire plus abondante. Peu importe, d'une certaine manière, car il y a sans doute une boucle de rétroaction là où l'on cherche trop souvent de la pure linéarité. Enfin, on doit aussi tenir compte de la très nette centralisation montréalaise des acteurs et des agents de la vie littéraire et culturelle: cette centralisation constante, tout au long de notre période, a probablement permis d'intensifier les contacts et luttes entre acteurs, phénomène essentiel dans un univers où le pouvoir est constamment ailleurs: le pouvoir clérical, si important à l'époque, est à Rome; le pouvoir politique et juridique à Londres, surtout, avec des bribes à Ottawa et à Québec; le pouvoir économique, pour sa part, étant aux mains de l'élite anglo-protestante, transnationale mais partiellement localisée à Montréal.

Ce faisant, des mutations significatives, dans les conceptions de l'écriture surviennent, qui font glisser d'une pratique caractéristique de « l'homme de lettres », susceptible de passer indifféremment du poème au traité sur la botanique, à l'idée de l'écrivain « professionnel », dont la pratique se conçoit de plus en plus nettement par opposition ou distinction aux parcours de dilettantes, aux « disciplines » universitaires en voie d'institutionnalisation et à un régime de valeur fondé sur la rhétorique. Tout ceci n'est pas un développement téléologique, mais un processus dynamique et com-

plexe, marqué par de fortes crises, comme on l'a vu. En déstructurant et en reconfigurant à de multiples reprises, en une période relativement courte, la vie littéraire québécoise, ces crises ont interrompu, marginalisé ou fait bifurquer de multiples carrières, favorisant de plus en plus fortement les générations d'entrant, au détriment des carrières « d'ancien régime ». C'est pourquoi, loin de nuire à l'institutionnalisation des trajectoires, ces crises successives ont dialectiquement permis, grâce aux ruptures et discontinuités, l'émergence de classes distinctes de trajectoires continues.

RÉSUMÉ

La période 1895-1948 est cruciale dans le passage d'un espace du pouvoir rassemblant, dans une relative indifférenciation, la majeure partie des producteurs de biens symboliques, dont les écrivains, à la constitution de la sphère littéraire comme espace de trajectoires spécifiques. Elle l'est aussi par la multiplicité de crises, économiques, éditoriales et intellectuelles qui marquent la vie littéraire. Nous montrons dans cet article comment, de 1895 à 1948, la possibilité même d'une carrière spécifiquement littéraire et déployée dans la durée se généralise non pas « malgré » les crises, mais du fait même des conséquences engendrées par celles-ci. Pour ce faire, nous étudions les données rassemblées dans le cadre du projet « La Vie littéraire au Québec », qui concernent un ensemble de 291 acteurs.

Mots clés : trajectoire, littérature, Québec, champ, crise

ABSTRACT

From 1895 to 1948, a major change occurred in Québec's literary world: it went from an active literary milieu without specific literary paths to a distinct and far more autonomous social space, in which multiple literary paths competed. Based on the data prepared by the *Vie littéraire au Québec* team, including data on the social and literary assets of 291 authors, this article seeks to show how the invention of literary paths occurred in the French-speaking social space during this period.

Key words : path, literature, Québec, field, crisis

RESUMEN

De 1895 a 1938, tuvo lugar un cambio importante, de una vida literaria activa pero sin trayectorias específicamente literarias, a un espacio social distinto, netamente más autónomo, donde se oponen múltiples trayectorias literarias. Este artículo busca mostrar cómo toma lugar la invención de las trayectorias literarias en el espacio social francófono de la época, con base en los datos elaborados por el equipo de Vida literaria de Quebec (*Vie littéraire de Québec*), entre ellos acerca de las propiedades sociales y literarias de 291 escritores.

Palabras clave : trayectoria, literatura, Quebec, área, crisis

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUDET, Marie-Andrée (1991), *Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*, Montréal, L'Hexagone.
- BERNIER, Sylvie (1983), « Prix littéraires et champs du pouvoir : le prix David, 1923-1970 », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Département d'études françaises.
- BLAIS, Jacques (1975), *De l'Ordre et de l'aventure : la poésie au Québec, de 1934 à 1944*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres québécoises ».
- BOILY, Frédéric (2003), *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Québec, Septentrion.
- BOILY, Richard (dir.) (2005), *Un héritage controversé : nouvelles lectures de Lionel Groulx*, Montréal, VLB.
- BORDUAS, Paul-Émile (2010 [1948]), *Refus global et autres écrits*, Montréal, Typo.
- BOUCHARD, Gérard (2003), *Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal.
- BOURDIEU, Pierre (2002 [1992]), *Les Règles de l'art*, Paris, Seuil, « Points », p. 425.
- BOSCHETTI, Anna (1985), *Sartre et « Les Temps modernes » : une entreprise intellectuelle*, Paris, Minuit, « Le sens commun ».
- BÜRGER, Peter (2013 [1974]), dans *Théorie de l'avant-garde*, Paris, Questions théoriques.
- CAMBRON, Micheline (dir.) (2005), *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides.
- CASANOVA, Pascale (1999), *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil.
- CELLARD, Karine (2011), *Leçons de littérature. Un siècle de manuels scolaires au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Nouvelles études québécoises ».
- CHARBONNEAU, Robert (1948), *La France et nous, journal d'une querelle*, Montréal, l'Arbre.
- CHARLE, Christophe (1979), *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme. Roman-théâtre-politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Paris, Presses de l'École normale supérieure.
- DOZO, Björn-Olav (2011), *Mesures de l'écrivain. Profil socio-littéraire et capital relationnel dans l'entre-deux-guerres en Belgique francophone*, Liège, Presses universitaires de Liège.
- FOUCAULT, Michel (1994 [1969]), « Qu'est-ce qu'un auteur? », *Dits et écrits, I, 1954-1969*, Daniel Defert et François Ewald (dir.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », p. 789-821.
- HAYWARD, Annette (2006), *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, « Roger-Bernard ».
- HÉBERT, Pierre (dir.) (1992), « L'âge de la critique, 1920-1940 », *Voix et images*, vol. 17, n° 2.
- JURT, Joseph (2009), « Le champ littéraire entre le national et le transnational », Gisèle Sapiro (dir.), *L'espace intellectuel en Europe*, Paris, La Découverte, p. 201-232.
- KALIFA, Dominique, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.) (2011), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions.
- LACROIX, Michel (2014), *L'Invention du retour d'Europe. Réseaux transatlantiques et transferts culturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Cultures québécoises ».
- LAHIRE, Bernard (dir.) (2001 [1999]), *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, « Poche. Sciences humaines et sociales ».
- LAMONDE, Yvan (2000-2004), *Histoire sociale des idées au Québec*, Montréal, Fides, 2 vol.
- LEMIRE, Maurice (dir.) (1978), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, vol. I, « Des origines à 1900 », Montréal, Fides.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (dir.) (2005), *La Vie littéraire au Québec*, vol. V, 1895-1918, « Sois fidèle à ta Laurentie », Québec, Presses de l'Université Laval.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT (1989), *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise, 1867-1929*, Montréal, Boréal.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD (1989), *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal.
- LUNEAU, Marie-Pier (2003), *Le Mythe du berger*, Montréal, Leméac.

- MARCOTTE, Gilles (1981), « Institutions et courants d'air », *Liberté*, n° 134, p. 5-14.
- MICHON, Jacques (dir.) (1999-2010), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle*, Montréal, Fides, 3 vol.
- ROBERT, Lucie (1989), *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres québécoises ».
- ROBERT, Lucie (1992), « D'Angéline de Montbrun à *La chair décevante*: la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », Lori Saint-Martin (dir.), *L'autre lecture*, t. I, Montréal, XYZ éditeur, p. 99-110.
- ROBERT, Lucie (2009), « Yvette Mercier-Gouin ou le désir du théâtre », *L'Annuaire théâtral: revue québécoise d'études théâtrales*, n° 46, automne 2009, p. 117-137.
- SAINT-JACQUES D. et Lucie ROBERT (dir.) (2010), *La Vie littéraire au Québec*, vol. VI, 1919-1933, « Le nationaliste, l'individualiste et le marchand », Québec, Presses de l'Université Laval.
- SAPIRO, Gisèle (1999), *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Seuil.
- SAVOIE, Chantal (2014), *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du xx^e siècle*, Montréal, Nota bene.
- VIALA, Alain (1985), *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit.